
F. Le ministère de guérison de l'Église



La guérison des personnes a longtemps été considérée comme faisant partie de la vocation pastorale et diaconale de l'Église. Pour les luthériens, le ministère de guérison repose sur la Parole, les sacrements et la prière. Quelques Églises ont mis l'accent sur la guérison par la prière et l'exorcisme tandis que d'autres considéraient ces pratiques avec méfiance. La plupart des Églises se sont investies dans ce domaine par l'intermédiaire de leurs ministères diaconaux. Quelles ont été les expériences de nos Églises et que pouvons-nous apprendre les uns des autres ? Quel est le rapport entre la guérison des individus et les grands problèmes de société ? Quelle est la différence entre « guérir » et « soigner » ? Comment, en tant qu'Églises, devrions-nous traiter les problèmes de guérison qui se posent dans le monde aujourd'hui ?

Ce sujet n'est certainement pas nouveau pour l'Église, mais il suscite peu de réactions ou des hésitations de la part de nombreuses Églises luthériennes. Celles-ci, en même temps que leurs membres, ont pourtant fait des expériences intéressantes dans le domaine de la guérison et des ministères qui s'y rapportent, mais sans les partager avec d'autres. Un tel thème nous offre réellement l'occasion de découvrir des éléments de la foi chrétienne (y compris certains aspects de notre tradition luthérienne) que les principales Églises ont par trop longtemps négligés.

Que pense votre Église des ministères de guérison ?

Brève description du ministère de guérison de l'Église

Dès le début, la guérison a fait partie intégrante de la proclamation de l'Évangile : « Jésus parcourait toutes les villes et les villages, il y enseignait dans leurs synagogues, proclamant la Bonne Nouvelle du Royaume et guérissant toute maladie et toute infirmité (Mt 9, 35). Jésus a envoyé ses disciples faire de même. Il leur donna « puissance et autorité sur tous les démons et de guérir les maladies » et, effectivement, « il les envoya proclamer le règne de Dieu et faire des guérisons » (Lc 9, 1-2 ; cf. aussi Lc 10, 9). C'est une mission que le Christ ressuscité a confirmée (Mc 16, 18).

Ainsi qu'en attestent les Actes, les apôtres ont tenu compte du commandement de guérir qu'ils avaient reçu. Pierre guérit un homme infirme depuis sa naissance, qui était installé à la porte du Temple (Actes 3, 1-8), et à Lydda, il guérit Énée qui était paralysé (Actes 9, 32-35). Pierre ressuscite aussi Tabitha à Joppé (Actes 9, 36-

Comment les luthériens réagissent-ils aux cultes populaires de guérison aujourd'hui ?

41). Ananias guérit Paul à Damas en lui faisant retrouver la vue (Actes 9, 17-19). À Lystre, Paul guérit un homme incapable de marcher (Actes 14, 8-11) et, sur l'île de Malte, le père malade de Publius (Actes 28, 8-9). Paul ressuscite aussi un mort, le jeune Eutyque à Troas (Actes 20, 9-12). Ce ne sont là que quelques exemples de guérison dans le ministère des apôtres. On trouvera, par ailleurs, plusieurs récits collectifs d'activités analogues¹ ainsi que la référence à la guérison, don charismatique, dans 1 Corinthiens 12, 8-10.

On est frappé par l'importance que prend le ministère de la guérison dans les écrits des Pères de l'Église. Le fait qu'ils évoquent régulièrement la question de la guérison reflète le débat qui les opposait au culte alors très populaire d'Esculape, qui était vénéré comme un « sauveur » dans le monde helléniste. Confrontée à ce culte, l'Église primitive a été contrainte d'exprimer les distinctions à faire par rapport au Christ. En confessant que le Christ est le « sauveur du monde », l'Église montre clairement que le Christ a vaincu même la mort. Dans cette perspective, la conclusion d'un historien de l'Église, Adolf von Harnack, n'est pas surprenante quand il déclare que c'est « seulement » en proclamant l'Évangile « en tant qu'Évangile du Sauveur et de la guérison salvifique, au sens large où l'entendait l'Église primitive », que le christianisme restera fidèle à ses racines.²

Bien que l'intérêt pour la guérison à proprement parler ait décliné lentement mais sûrement au cours des siècles qui suivirent, l'Église augmenta de plus en plus son aide à ceux et à celles qui étaient malades ou dans le besoin. Le modèle biblique dont elle s'inspirait était celui des sept diacres (cf. Actes 6, 1-6), désignés par les apôtres à Jérusalem pour venir en aide aux veuves qui avaient été oubliées lors de la distribution quotidienne de nourriture. La parabole du Jugement Dernier (Mt 25, 31-46) a été elle aussi déterminante dans le choix de cette activité ; « chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus

petits, qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (Mt 25, 40).

Parmi les initiatives de l'époque, l'une des plus remarquables fut la *Basiliad*, une institution célèbre au service des pauvres, des malades, des sans-logis, des orphelins et des veuves. Fondée par l'évêque Basile le Grand au 4^e siècle à Césarée, elle devint le modèle sur lequel furent bâtis des établissements semblables dans de nombreuses villes du monde chrétien tout au long du Moyen Âge. De nombreux ordres religieux furent créés pour fournir du personnel à ces institutions et pour s'occuper des gens. En outre, des dons spéciaux furent sollicités, pratique qui revêtit une importance toute particulière dans les Églises issues de la Réforme.

Au 19^e siècle, le mouvement diaconal mit en œuvre de nombreux programmes et institutions en vue d'aider ceux et celles qui avaient été victimes de la Révolution industrielle, généralement sous l'inspiration de la parabole du Bon Samaritain (Lc 10, 25-37), comme ce fut le cas du mouvement des missions médicales qui vit le jour à peu près à la même époque. Lorsque la médecine devint un art plus scientifique, ce furent les missions protestantes, en étroite coopération avec des médecins pieux et dévoués et d'autres personnes de bonne volonté, qui développèrent le concept des missions médicales, littéralement pour « la guérison des nations »³ Alors que les institutions diaconales représentaient le ministère de guérison de l'Église, ce furent les missions médicales, dans les premiers temps en particulier, qui mirent l'accent sur l'aspect purement physique de la guérison. Il faut dire qu'à l'époque la médecine avait atteint un stade où il était possible d'éradiquer des maladies infectieuses comme la malaria, la diphtérie, la variole et la lèpre en identifiant les organismes à l'origine des maladies, ce qui devait déboucher plus tard sur la découverte de nouveaux médicaments efficaces et à la mise au point de méthodes chirurgicales sûres et indolores.

Aujourd'hui, une fois encore, la guérison est mise en exergue dans les Églises. Alors que certaines ont connu des mouvements de prières de guérison, d'autres ont étudié de manière très détaillée les questions relatives au ministère de guérison et ont pu ainsi transmettre aux paroisses locales et aux professions de santé des ressources, des directives, de la documentation et de nombreuses possibilités d'action.⁴ Pour quelques Églises luthériennes, notamment dans le Sud, l'engagement dans des activités de guérison non médicales dans un cadre liturgique a pris une importance certaine, comme c'est le cas du ministère du Berger, depuis longtemps installé dans l'Église luthérienne malgache.⁵

À travers quelles formes institutionnelles le ministère de guérison se manifeste-t-il dans votre église ?

Luther, le luthéranisme et la guérison

Dans une lettre très révélatrice adressée à sa femme, Luther écrivit ceci :

Maître Philippe était réellement mort et, comme Lazare réellement, il est ressuscité des morts. Dieu, le cher père, écoute nos prières. Ceci, nous le voyons et nous le touchons, pourtant nous ne le croyons toujours pas. Nul ne devrait dire Amen à une incrédulité aussi honteuse que la nôtre.⁶

Lorsque, pendant l'été 1540, son cher collègue et ami Philippe Melanchthon tomba gravement malade et que l'on se mit à craindre pour sa vie, Luther fut appelé à son chevet où il le trouva dans un état comateux. Melanchthon reprit conscience pendant que Luther priait. Plus tard, Luther évoquera cette scène en ces termes : « Nous avons prié ... pour ramener des gens à la vie, (comme) Philippe à Weimar, dont les yeux étaient déjà éteints ».⁷

Dans ses lettres de conseil spirituel, Luther semble avoir été bien plus familier des prières de guérison et d'exorcisme qu'on ne le pense généralement. Pour lui, cette forme de prière n'a jamais cessé d'être la prière de l'Église. Lorsqu'on lui demanda comment il fallait traiter un « dément », il recommanda ceci :

Priez avec ferveur et opposez-vous à Satan avec votre foi, quelle que soit l'obstination dont il fera preuve. Il y a environ dix ans, nous avons fait une expérience dans ce voisinage avec un démon très malfaisant, mais nous avons réussi à le soumettre par la persévérance et par la prière incessante et une foi aveugle. La même chose se répétera parmi vous si vous continuez au nom du Christ à mépriser cet esprit railleur et arrogant et si vous ne cessez pas de prier. De cette manière j'ai maîtrisé bien des esprits semblables en divers lieux, car la prière de l'Église l'emporte finalement.⁸

Racontez quelques expériences de guérison dans votre Église. Quelles questions soulèvent-elles ?

Comme on est proche ici de l'expérience d'un grand nombre d'Églises de la communion luthérienne, notamment dans les pays du Sud. Pour ces dernières, comme pour Luther, bien des maladies n'ont pas seulement des causes matérielles, mais aussi spirituelles, et doivent donc être traitées en conséquence.

Les Réformateurs ont aussi établi un lien entre la guérison et les enseignements plus traditionnels de l'Église. C'est ainsi que Luther a parfois qualifié la confession et la Sainte Cène de « médecines de guérison ». Melancthon a employé le terme de « guérison » pour évoquer « l'apaisement des doutes d'une conscience troublée » ou bien « le raccommodage de la communauté ecclésiale » qui menaçait d'éclater. Plus d'une génération plus tard, les auteurs de la Formule de Concorde ont utilisé le mot « guérie »

pour se référer à l'humanité déchue « régénérée et renouvelée » par le Saint-Esprit. Et à propos de l'Église : « Ainsi, le Saint-Esprit demeurera jusqu'au dernier jour auprès de la sainte communauté ou chrétienté, par laquelle il (Dieu) vient nous chercher ; et il se sert d'elle pour prêcher et inculquer la Parole... ».⁹

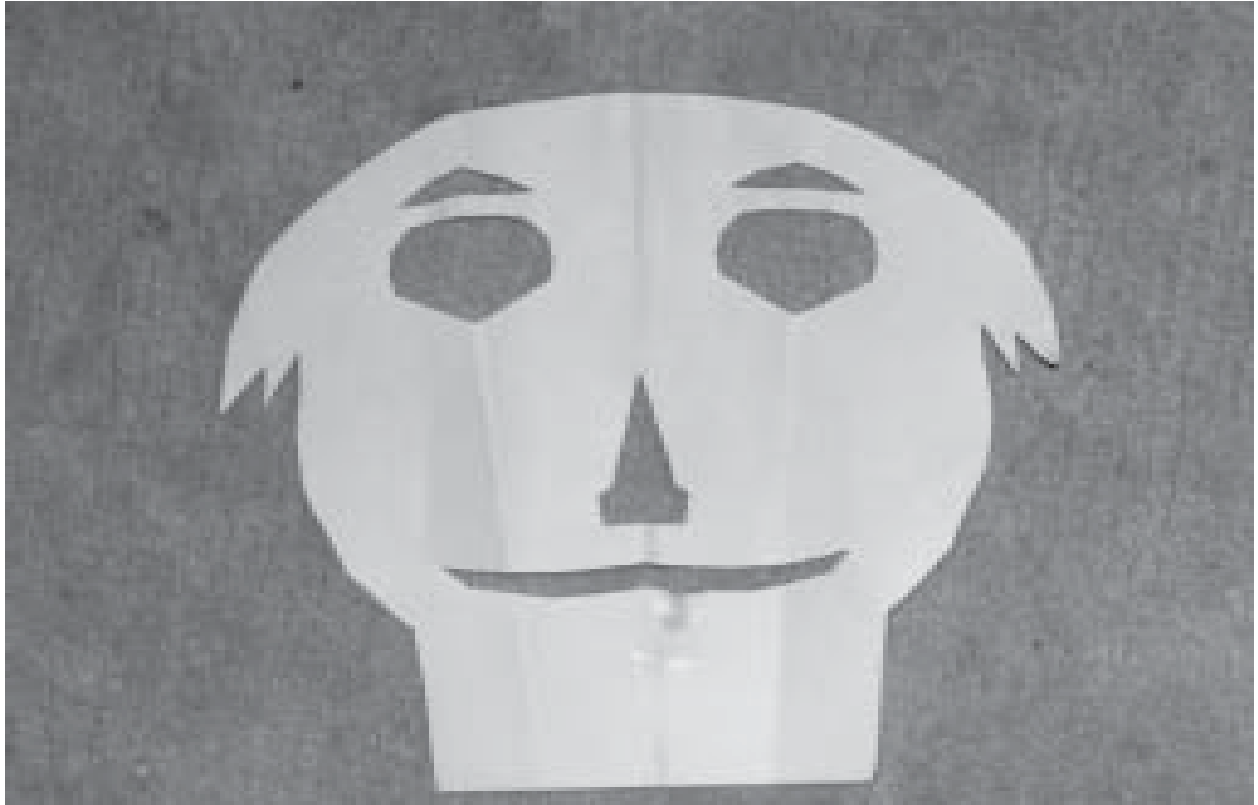
Mais cela n'a guère été pris en compte dans le développement qui a suivi de la théologie luthérienne, du moins jusqu'à récemment. De plus, il en a découlé une conception inadéquate du monde naturel et de la corporalité de la vie, alors que les écrits confessionnels l'affirment clairement :

Nous croyons, enseignons et confessons que...Dieu a créé non seulement ... le corps et l'âme d'Adam et Ève, mais encore... nos corps et nos âmes... . Dieu les reconnaît encore comme son œuvre... . Et le Fils de Dieu a assumé cette nature humaine, toutefois sans le péché, et, par conséquent, une chair qui n'est pas différente de la nôtre ; selon la chair, il est devenu réellement notre frère. ... Cette nature humaine, le Christ l'a rachetée ; il la sanctifie, la ressuscite d'entre les morts et la pare de gloire en tant qu'elle est son œuvre.¹⁰

Dietrich Bonhoeffer a analysé ainsi cette atrophie de la théologie luthérienne :

Puisqu'à la lumière de la grâce tout ce qui était humain et naturel semblait dans la nuit du péché, on n'osait plus observer de différences à l'intérieur de l'humain et du naturel, de crainte que la grâce n'y perde ... Il (le Christ) est entré lui-même dans la vie naturelle, et c'est par son incarnation seulement que celle-ci devient réalité avant-dernière, orientée vers la réalité suprême.¹¹

Il est temps de corriger cette atrophie. Il existe toujours une dimension physique dans la guérison. Même celle qui est d'ordre mental ou spirituel, comme la guérison de l'esprit ou des mémoires, concerne des êtres physiques, incarnés.



La guérison, un conflit entre plusieurs forces

Bien entendu, la guérison n'est pas l'apanage des chrétiens. Dans toutes les cultures et dans tous les temps, des malades ont recouvré la santé et leurs forces, certains de façon naturelle, au bout d'un certain laps de temps, ou bien en ayant recours à des remèdes éprouvés. D'autres auront connu une guérison subite, de façon inexplicable, qualifiée de ce fait de « miraculeuse ». À propos de ces guérisons dites miraculeuses, Origène écrivait au 3^e siècle :

Et même si j'accordais qu'un démon médecin, du nom d'Asclépios, guérit les corps, je dirais à ceux qui admirent ce pouvoir... : l'art de guérir les corps est chose indifférente, don qui peut échoir aux bons comme aux mauvais... Rien de divin ne caractérise la médecine d'Asclépios.¹²

Les guérisons en soi ne prouvent pas l'autorité du Christ. Même les guérisons accomplies par Jésus suscitent des doutes (cf. Mt 12, 22 suiv.) Ainsi les Pharisiens

doutent de leur caractère de révélation : « Celui-là ne chasse les démons que par Béelzéboul, le chef des démons » (verset 24), à quoi Jésus répond ; « Si c'est par Béelzéboul que moi, je chasse les démons, vos disciples, par qui les chassent-ils ? » (verset 27).

En raison de leur ambiguïté, les guérisons constituent, pour les Églises et leur théologie, des défis importants et délicats à traiter. La guérison est-elle un phénomène naturel qui peut être stimulée par des moyens qui ne sont pas seulement d'ordre médical ? Ou bien est-elle la résultante de plusieurs forces, un combat victorieux contre les démons et les mauvais esprits « au nom de Jésus » comme le menait J.C. Blumhardt au 19^e siècle et comme on le mène aujourd'hui dans beaucoup d'Églises ?

Poser la question de manière aussi radicale peut s'avérer trompeur. En cherchant conseil auprès de Luther, on découvre une réponse qui confond par son pragmatisme et son bon sens. Luther exige d'abord que soit établi un diagnostic en bonne et due forme afin de discerner

avec soin la maladie en question, puis il recommande d'agir en conséquence :

Si les médecins ne savent plus quel remède employer, vous pouvez être sûr que ceci n'est pas un cas (de maladie) ordinaire. Il doit s'agir plutôt d'un mal qui vient du diable et contre lequel il faut lutter par le pouvoir du Christ et avec la prière de la foi. C'est ce que nous faisons et c'est ce que nous avons coutume de faire, car un ébéniste ici était lui aussi frappé de démence et nous l'avons guéri par la prière, au nom du Christ.¹³

Que ce soit dans le contexte du christianisme ou dans un autre contexte, bien des gens ont constaté tout au long des siècles, et ils continuent à le faire aujourd'hui, que la guérison est l'issue victorieuse d'un combat entre un pouvoir qui donne et préserve la vie, et les forces qui la menacent.

Que dit la théologie luthérienne à ce sujet ? Comment les paroisses et les Églises réagissent-elles ? Est-ce qu'elles encouragent une telle conception ? En font-elles abstraction ? Est-ce qu'elles en tiennent compte et aident leurs membres à la comprendre à la lumière de l'Évangile ?

Pour voir dans la guérison la résultante d'un rapport de forces, il faut également être capable de discerner les esprits. Comment y parvenir et vers qui faut-il se tourner ? Où trouver de l'aide dans la vie et l'enseignement des Églises luthériennes ? Les Églises sont-elles prêtes à s'attaquer à la question des bons et des mauvais esprits, qui n'est guère compatible avec des conceptions et des pratiques médicales éclairées, scientifiques et laïques ? Comment les Églises pourraient-elles avoir davantage d'échanges dans ce genre de domaine, sans compromettre les personnes concernées ?

Guérir, soigner et réparer

Devant ce genre de dilemme on est tenté généralement d'employer la formule : les

êtres humains soignent, Dieu guérit. « Guérir » est considéré ici comme l'œuvre du seul Dieu vrai et vivant, alors que « soigner » décrit ce qu'une activité humaine cherche à accomplir. Mais cette distinction est-elle vraiment utile ? Si son intention est de montrer que toute guérison est un don de Dieu, une telle différenciation pose réellement problème du fait qu'elle scinde en deux ce qui ne constitue en réalité qu'un seul processus. Pourquoi désavouer le processus de guérison naturelle et minimiser les efforts tentés par ceux et celles qui ont à cœur de redonner la santé, au nom d'un débat théologique qui ne fait que confirmer l'atrophie évoquée plus haut ?

La position de Luther était tout autre. Dans son explication du Premier Article de son Petit Catéchisme, il déclare simplement ; « Je crois que Dieu m'a créé, ainsi que toutes les créatures. Il m'a donné *et me conserve* mon corps et mon âme, mes yeux, mes oreilles et tous mes membres, ma raison et tous les sens... ».¹⁴ Il ne faisait pour lui aucun doute que le Dieu vivant utilise le potentiel de guérison inhérent à la vie biologique pour maintenir la vie. D'où vient alors cette distinction si nette entre guérir et soigner ? Lorsque les chrétiens confessent que Dieu a créé le monde et tout ce qui s'y trouve, ils reconnaissent que Dieu ne cesse de créer. Ainsi, la seule distinction qui devrait importer est celle qui existe entre la « guérison » en tant qu'œuvre unique de Dieu et tous les « traitements » employés par des êtres humains qui s'efforcent, de manière responsable, de favoriser la guérison.

Il en découle une nouvelle approche des divers arts de la guérison, tous appréciés pour leurs vertus thérapeutiques, qu'ils soient d'origine scientifique, naturelle, spirituelle, alternative, autochtone ou qu'ils relèvent de la phytothérapie. Dans le même temps, une critique bienveillante s'impose de la part de ceux et celles qui sont véritablement et uniquement attachés au ministère de guérison. Nous devons veiller à ce que ces moyens ne mènent pas à la mort, mais à « la vie en abondance » (cf. Jn 10, 10).

Guérison et salut

Si le ministère de guérison de l'Église est conçu comme un engagement au service de la vie en abondance, il faut le relier à d'autres aspects, plus vastes, de l'existence. Ainsi que nous nous en sommes aperçus ces dernières années, c'est souvent le cadre même dans lequel vivent les individus et leurs communautés qui a besoin de guérison. Il convient donc d'être sensibilisé à la situation socio-économique en général, au contexte écologique et aux rôles joués par la culture et par les rapports hommes-femmes.

Donnez des exemples de ces autres aspects, dont beaucoup sont au centre des discussions dans les autres Groupes Villages, et voyez s'ils sont des facteurs de santé ou de maladie.

Cette conception de la guérison permet de surmonter le fossé qui existe entre la proclamation de l'Évangile et le service des chrétiens dans le monde, car dans une perspective aussi globale de la guérison, un tel clivage n'a plus aucune raison d'être. Le ministère de guérison implique tout naturellement une critique, et de la proclamation de l'Église, et de son action. Il convient de s'interroger sur la pertinence d'une théologie et d'une prédication, aussi éloquente et plaisante soient-elles, qui seraient d'un niveau très « spirituel », mais non axées sur l'instauration de changements tangibles, de nature à améliorer une situation. De même, le service

Êtes-vous d'accord avec ce qui précède ? Quelles pourraient en être les conséquences sur la façon dont les Églises organisent leurs activités dans le domaine de la proclamation et du service ? Quels problèmes cela soulève-t-il ?

peut et devrait être considéré par l'Église comme un moyen d'apporter un témoignage à la société. Ainsi la guérison devient une pierre de touche dynamisante et cruciale pour la crédibilité de l'ensemble du ministère de l'Église.

La pratique du ministère de guérison va bien au-delà des pieuses paroles ou du militantisme social : il suffit de suivre les traces de Jésus-Christ, et, ce faisant, d'apprendre à voir avec ses yeux. Le simple fait que Jésus *a guéri* montre clairement que le salut, pour lui, avait une dimension physique, bien que la guérison et le salut ne soient pas mis sur le même plan.

La Parole de Dieu s'adresse à nous en tant qu'êtres humains dotés d'un corps. Le Créateur a veillé à ce qu'Adam et Ève ne manquent de rien dans le jardin d'Eden (Gen. 2, 7suiv.). Lorsqu'ils s'égarèrent, le Créateur n'oublie pas leurs besoins physiques. Il leur donne des vêtements pour qu'ils s'en revêtent (Gen 3, 21). Plus tard, la Torah révèle les règles d'une bonne vie, mettant en marche l'histoire du salut. Dieu s'est incarné en Jésus-Christ et, à travers lui, a continué à manifester sa compassion pour l'humanité en guérissant les malades, en nourrissant les affamés (Mt 9, 10 suiv. ; 14, 13 suiv. ; Mc 6, 31 suiv. ; Jn 6, 1 suiv.), en écoutant ceux et celles qui criaient (Mt 15, 21 ; Mc 10, 13 suiv. et 46 suiv.) et en réconfortant ceux et celles qui pleuraient (Jn 11, 33). Jésus s'est réellement soucie du bien-être de chacun, il a pris au sérieux leur corporalité. Ce faisant, il les a à nouveau rendus semblables à l'image de Dieu (Gen 1, 26 suiv.), il a « guéri » le fossé entre Dieu et l'humanité¹⁵.

Ceci ne signifie pas naturellement que Jésus a vénéré le corps. Il a montré parfois un certain dédain à son endroit : « Si ta main ou ton pied entraînent ta chute, coupe-les et jette-les loin de toi ; mieux vaut pour toi entrer dans la vie manchot ou estropié que d'être jeté avec tes deux mains ou tes deux pieds dans le feu éternel » (Mt 18, 8). L'important, ce qui rend la vie digne d'être vécue, ce n'est pas un

corps parfait, mais la manière dont nous permettons à d'autres de vivre et de rester en vie. C'est en cela que les guérisons miraculeuses accomplies par Jésus sont importantes.

Dans quelle mesure les affirmations qui précèdent sont-elles une critique des idéologies contemporaines sur la perfection du corps ? De quelle manière l'ensemble des structures, relations et pratiques qui sont déshumanisantes et fondées sur l'exploitation sont-elles remises en cause ?

Donner la vie et la vie en abondance se fait parfois aux dépens du corps ou même aux dépens de la vie de l'individu. La mort de Jésus en est l'exemple le plus frappant (cf. Jn 15, 13). Les premiers chrétiens interprétaient la passion et la croix de Jésus exactement de cette manière, en citant Es 53, 4 : « C'est lui qui a pris nos infirmités et s'est chargé de nos maladies » (Mt 8, 17), « lui qui, dans son propre corps, a porté nos péchés sur le bois...lui dont les meurtrissures vous ont guéris » (I Pierre 2, 24).

La croix nous fait comprendre que le ministère de guérison de l'Église ne peut consister simplement à vouloir prolonger la vie ou à promouvoir des concepts favorisant des corps parfaits, sains et forts, ne présentant aucune mutilation (et de préférence jeunes et beaux). Au lieu de cela, la tâche même de ce ministère est de rétablir pour tous la « ressemblance avec Dieu » : hommes, femmes, enfants et adultes, riches et pauvres, bien-portants et malades. Il faut permettre au plus grand nombre de gens possible de vivre leur vie de manière que d'autres puissent reconnaître en eux l'image du Dieu vivant et qu'ainsi, ils puissent vivre et rester véritablement humains jusqu'à la mort.

Vivre le ministère de guérison de l'Église signifie témoigner de la corporalité du salut. Ainsi que le théologien africain

Est-ce à dire que les efforts déployés en vue de la guérison ne doivent pas être poursuivis ? Qu'ils échouent plus souvent qu'ils n'atteignent leur but ? Que devrait dire la FLM au sujet du ministère de guérison de l'Église ?

Tertullien le rappelait à ses contemporains « La chair est l'axe du salut ». ¹⁶ Mais en cherchant à apporter la guérison, nous nous apercevons que nous ne pouvons jamais en garantir les résultats, ni dans les hôpitaux, ni dans les Églises, pas même dans les cercles de prière. Nous prenons conscience de l'écart qui existe entre l'ampleur des affirmations qui sont faites et les résultats de tant d'efforts bien intentionnés. Très souvent, malgré toutes les tentatives, il n'y a pas de guérison.

Au lieu de fermer les yeux sur ce dilemme, nous devons l'affronter sciemment et répondre par-là même à notre vocation. Les chrétiens sont priés de faire la distinction, avec lucidité et dans un esprit critique, entre ce qui peut être réellement fait ici et maintenant, toujours à titre provisoire, et ce qui ne peut être obtenu en dépit de toute la bonne volonté manifestée. Même si les échecs répétés risquent d'engendrer des frustrations à la longue, nous chrétiens sommes capables de les affronter parce que nous savons avec certitude que « nous avons été sauvés, mais c'est en espérance » (Rom 8, 24). Et que cette « espérance ne trompe pas » (Rom 5, 5).

Ainsi nous nous apercevons que la guérison n'est pas synonyme de salut. Le salut transcende toujours le domaine de l'empirique. En tant que chrétiens, notre vocation est de rendre témoignage du pouvoir rédempteur de la foi en Christ et non de le prouver ou de le démontrer. L'Église ne peut simplement pas affirmer avoir le contrôle de la guérison en tant que signe manifeste de la présence et du pouvoir suprême de Dieu. Si elle le faisait, elle nierait l'existence des chrétiens qui se situe entre le « ici et maintenant » et le « pas encore » du salut et deviendrait une secte guérisseuse. Si l'Église ne tolère pas cette tension, elle ne rend plus témoignage de la révélation de Dieu en Jésus-Christ. La guérison fait parfois partie intégrante de l'expérience du salut, mais l'Église ne peut jamais en disposer à sa guise. Dieu seul peut en disposer.

Notes

¹ Cf. Actes 5, 15-16 ; 8, 6-7 ; 19, 11-12 ; 28, 9. On trouvera d'autres références aux « prodiges » et aux « signes » accomplis par les apôtres dans Actes 2, 43 ; 5,12 ; 6, 8 ; 14, 3.

² Adolf v. Harnack, *Medizinisches aus der ältesten Kirchengeschichte* (Leipzig, 1892), p 111. Cf. aussi Adolf v. Harnack, *The Mission and Expansion of Christianity in the First Three Centuries*, (New York : Harper & Brothers, 1961), en partic. pp. 101-146.

³ J. Rutter Williamson et James S. Dennis, *The Healing of the Nations – A Treatise on Medical Missions, Statement and Appeal*, (New York/London, 1899). Pour un développement plus complet du sujet, cf Christoffer H. Grundmann, *Gesandt zu heilen ! Aufkommen und Entwicklung der ärztlichen Mission im neunzehnten Jahrhundert, Missionswissenschaftliche Forschungen Bd. 26* (Gütersloh : Verlagshaus G. Mohn 1992) (*Sent to heal ! Emergence and Development of Medical Missions in the Nineteenth Century*, American edition in print) ; Christoffer H. Grundmann, “Proclaiming the Gospel by healing the sick ? – Historical and Theological Annotations on Medical Missions” dans *International Bulletin of Missionary Research*, vol. 14, no. 3 (July 1990), pp. 121-126.

⁴ Il est prévu, par exemple, que l'Église luthérienne évangélique en Amérique adopte en 2003 une grande déclaration d'ordre social sur la santé et la guérison.

⁵ Cf. par exemple Peder Olsen, *Healing through Prayer* (Minneapolis : Augsburg Publishing House, 1962), notamment pp. 26 suiv. ; Larry Christensen, *The Charismatic Revival Among Lutherans*, (Minneapolis : Augsburg Publishing

House, 1976). Pour les activités des Églises luthériennes en Amérique, cf. *Anointing and Healing* (Philadelphia ; United Lutheran Church in America, 1962) ; Ralph E. Peterson, *A Study of the Healing Church and its Ministry : The Health Care Apostolate* (New York : Lutheran Church in America, 1982) ; *Our Ministry of Healing-Health and Health Care Today* (Chicago ; ELCA, 2001). Au sujet de l'Église luthérienne à Madagascar, cf. Peri Rasolondraibe « Healing Ministry in Madagascar » dans *Word and World : Theology for Christian Ministry*, vol 9 (Automne 1989), pp. 344-350. D'autres initiatives luthériennes sont recensées dans *Health and Healing – The Report of the Makumira Consultation on the Healing Ministry of the Church* (Arusha ; Conseil médical de l'Église évangélique luthérienne de Tanzanie, 1967) ; « Report of the Umpumulo Consultation on the Healing Ministry of the Church » (Mapumulo, Afrique du Sud, 1967) ; Pour un tour d'horizon assez complet, cf. Christoffer H. Grundmann, “Healing- A challenge to Church and Theology” in *International Review of Mission*, Vol. XC, Nos 356/357 (Jan./Avril 2001), pp. 26-40.

⁶ Weimar, 2 juillet 1540, in G.G. Krodel (ed.), *Luther's Works*, vol. 50, (Philadelphia : Fortress Press, 1975), pp 208 suiv.

⁷ Otto Clemen, *Luthers Werke in Auswahl*, vol. 8 (Berlin : Walter de Gruyter, 1930), p. 293, § 5407.

⁸ Lettre au pasteur B. Wurzelmann, 2 novembre 1535, dans Theodore G. Tappert (ed.), *Luther's Letters of Spiritual Counsel* (Philadelphia : Westminster Press, 1955), p. 42.

⁹ « Le Grand Catéchisme de Luther II, De la foi, 3. article » dans *op .cit.* p. 376.

¹⁰ « Solida Declaratio, Première partie, Epitomé, Article 1, Du péché originel », dans *La Formule de Concorde*, dans la Foi des Églises luthériennes, *op. cit.* p. 422.

¹¹ Dietrich Bonhoeffer, *Ethique*, Editions Labor et Fides, Genève 1965, p. 114.

¹² Origène, *Contra Celsum*, III, 25.

¹³ Lettre à Severin Schulze, 1^{er} juin 1545, dans *Luther's Letters of Spiritual Counsel*, *op. cit.* (note 109), p. 52.

¹⁴ *Le petit catéchisme de Luther, II. La Foi*, *idem.* p. 306 ; les caractères en italique ont été rajoutés par l'auteur.

¹⁵ Solida Declaratio I (De peccato originis/Péché originel), par. 14 dans *La formule de Concorde*, dans *La foi des Églises luthériennes*, *op. cit.* p. 422.

¹⁶ Tertullien « La résurrection des morts », Collection « Les Pères dans la foi », Desclée de Brouwer, 1980, p. 54.